

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

L'Institut a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers /
Couverture de couleur
- Covers damaged /
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure.

- Additional comments /
Commentaires supplémentaires:

Pagination continue.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire
- Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées.

LA FAMILLE

REVUE HEBDOMADAIRE

L'abonnement, qui est d'une piastre (\$1.00) par an, date du 1er janvier. S'adresser, pour tout ce qui concerne la revue, à F. A. BAILLAIRGÉ, Ptre, à Joliette, P. Q., Canada.

AVIS

Comme on l'a vu dans le prospectus de la *Famille*, je me suis réservé quelques semaines de vacances. Les abonnés de la *Famille* n'en auront pas moins 800 pages. Ainsi le No 32 vous arrivera le 9 août, et le No 33 ne vous arrivera ensuite que le 30 août.

F. A. B.

LES SEPT CHAMBRES DU DIABLE.

III

Un sourire de mépris vint aux lèvres d'Hébal, qui riposta d'un ton railleur :

— Mauvais marché.

Satan se jeta la face contre terre, secoué par un rire convulsif. Où ses pieds et ses membres touchaient, la neige s'enflammait comme du soufre et du phosphore au contact d'un charbon ardent.

Le clocher de l'église oscilla sur sa base : l'airain sacré rendit un son fêlé, puis, tout à coup, répéta ses tintements sonores.

Hébal s'élança, et, parvenu à l'orifice du gouffre, saisissant

la croix du bénédictin entre ses doigts, il prit son élan et sauta d'un bond; traversa la première chambre en courant, sauta de nouveau et fit ainsi, jusqu'à ce qu'il fût arrivé au fond de la caverne.

Fortunat le suivit, mais d'un pas moins rapide, et jetant autour de lui de cauteleux regards. Il descendit l'escalier étroit et raide qui affleurait le sol.

Péronnette s'avança hardiment, ayant la médaille entre ses lèvres roses. Elle descendit aussi, le front haut, le visage tranquille, et la première minute ne s'était pas écoulée, qu'elle reparaisait, paisible et souriante, au sommet de l'échelle.

Elle tenait à la main un lingot d'argent qui brillait faiblement dans l'ombre.

— Oh ! oh ! jeune fille, dit Satan avec son accent sarcastique où vibrait une rage secrète, est-ce là tout ce qui vous a tentée ? Cela vaut quelques sols parisis, et ce n'est point la peine de me braver pour si peu !

— J'ai assez ! répondit-elle laconiquement.

— Tu aurais pu, du moins, prendre deux lingots : tu serais assez riche pour charger toujours ta quenouille de chanvre !

— J'ai assez !

— Tu aurais pu entrer dans la seconde salle et remplir d'écus d'or ta cotte de futaine... Le même poids t'aurait faite dix fois plus riche, ma colombe !

— J'ai assez !

— Va, tu as le temps encore..... Cinq grandes minutes s'écouleront avant que sonne l'heure fatale. En cinq minutes, tu peux t'amasser de quoi devenir l'égale de la fière comtesse qui s'enferme à Montsalvens...

— J'ai assez !

— Tu serais alors plus riche qu'une châtelaine à seize quartiers, et les princes de l'empire se disputeraient ton amour !

— J'ai assez !

— Va, cours à la troisième chambre, tu empliras ton tablier d'escarboucles, et dans un an le diadème des impératrices couronnera tes cheveux noirs.....

Péronnette se mit à genoux, les deux mains croisées sur sa médaille.

— Obéis ! s'écria le diable, furieux, et se tordant en convulsions affreuses, obéis ! ou je te déchirerai de mes ongles, folle pécore !

— Viens me prendre ! dit vaillamment Péronnette, qui fit le signe de la croix.

Une minute encore, et la clochette de l'enfant de chœur allait retentir, annonçant que le sacrifice du Fils de l'Homme était renouvelé, une fois de plus, sur cette terre qui l'avait vu naître et mourir.

Péronnette, maintenant, avait peur. Hébal n'allait-il pas revenir ?

Elle poussa un cri de joie, les blondes boucles du jouvencel flottaient au bord du puits sans fond qui cette nuit s'ouvrait sur l'enfer. Le doux visage d'Hébal apparut, joyeux, mais livide..... puis ses épaules, puis son corps, et, d'un bond, il se jeta sur la neige, se releva, courut, et vint à Péronnette, éplorée, qui lui souriait en lui tendant les bras.

— J'ai mes poches pleines de diamants, s'écria le page avec l'exaltation du triomphe. Ce n'est pas le domaine de Pringy que je veux acheter, mais la seigneurie de Montleyrand, la terre des Corbières, les Métairies de Bellegarde, la tour d'Ogo, le manoir du Vanel et le château de Rougemont, et tout le comté, si notre seigneur Michel veut me le vendre !.....

Satan ricanait. Sa proie lui échappait..... Du bout de ses griffes, il traçait sur le sol durci par le gel de larges sillons...

Fortunat le banwart était ébloui, dès qu'il pénétra dans la première chambre. C'étaient, aux quatre angles, quatre montagnes de lingots, où de mystérieuses lueurs jetaient des reflets blafards. L'argent bleuissait, entassé par piles, piqué çà et là d'éclincelles, et les murs d'argent poli et luisant formaient d'immenses miroirs de métal.

Fortunat mit des lingots plein ses poches, et descendit d'un étage. Quels enchantements ! L'or ruisselait en fauves cascades, bruissait sous ses pas, rutilait, jaune, scintillant, amassé

en tas énormes. L'avare y plongea ses bras, s'y roula, enivré par cette musique harmonieuse de l'or, fasciné par ces rayons que dardait l'or, où il se baignait, éperdu, fou de convoitises. Il jeta ses lingots, qui lui parurent bien ternes, à côté de l'éclat fulgurant de l'or, et retrouvant sa force juvénile, il se précipita dans la troisième salle.

Ici les gemmes précieuses brillaient, chatoyant de mille feux, harmoniant leurs riches nuances, transparentes et limpides comme le cristal, mais plus merveilleuses. Fortunat poussa des cris de joie, se débarrassa de l'or qu'il éparpilla derrière lui, et fit tout une moisson d'escarboucles et d'opales. Il les échangea pour des rubis, semblables à des gouttes de sang figé, puis pour des saphirs qu'on eût pris pour des fragments de la voûte céleste, brisée par quelque révolution des astres ; mais quand enfin il arriva à la grotte des diamants, aveuglé par les scintillements de ces milliers d'étoiles, il se prosterna, adorant cette matière.

C'étaient des piliers prismatiques, des arcades, se déroulant à l'infini, d'une architecture grandiose, colorées des teintes éri-sées de l'arc-en-ciel, d'un éclat insoutenable, d'une splendeur féerique.

Le banwart eut le vertige... Il vida ses poches, son aumônière, son chapeau. Escarboucles, rubis et saphirs n'étaient plus que des cailloux vulgaires auprès de ces stalactites aux facettes admirables, et d'une eau plus pure que celle des plus belles perles d'Orient.

Il se baissa, il prit une poignée de diamants qu'il porta à ses lèvres et baisa passionnément.

Puis, avec une activité fébrile il se chargea des plus gros blocs, et, se hâtant, courut vers l'escalier, épouvanté d'être resté si longtemps à contempler ces merveilles... Il franchit les premières marches, précipita sa course furieuse, arriva dans la chambre d'argent, respira l'air pur, entrevit le ciel gris de nuages, et tout à coup poussa un grand cri, parce qu'il entendait, au loin, résonner la clochette qui annonçait la fin de la consécration...

Il vit Satan qui riait, penché à l'ouverture du gouffre..... Les ténèbres se firent autour de lui..... Il tomba !

A la veillée qui suivit la messe de minuit, Hébal et Péronnette contèrent leur aventure.

Le banwart n'était pas parmi les convives et l'on regardait avec effroi sa place vide. La bonne vieille Odilie était là, avec ses trois petits enfants, et lorsque Péronnette entra, elle vint droit à la mendicante, déjà ranimée par le feu qui pétillait dans l'âtre, et lui offrit le lingot d'argent.

— C'est l'argent du diable, je ne puis le recevoir, dit Odilie.

— Prenez, bonne femme, l'aumône purifie tout ! interrompit dom Mélaine. Pour vous tirer de peine, la petite fileuse bravé Satan : Dieu veut que sa charité soit récompensée.

— Sire moine, dit gaiement le page Hébal, je veux donner aussi beaucoup aux pauvres gens, maintenant que je suis riche.

Le bénédictin prit un air de commisération :

— Riche ? dit-il en faisant la moue. Petit Hébal, m'est avis que toute votre fortune tiendrait dans le creux de ma main.

— Ne gagez pas, sire moine ! s'écria l'adolescent d'un ton fanfaçon. J'ai bel et bien vu le diable, tout aussi bien que je vois là messire Ogmond de Corpasteur, messire Denis de Broc, et toute l'honnête compagnie..... J'ai vu les sept chambres du diable.

En sept bonds je suis tombé dans la plus belle, et voici ma poche gonflée des plus beaux diamants qui soient au monde. Le roi n'est pas mon parrain !

— Bon ! bon ! reprit dom Mélaine, avec le même accent de doute, voyons tes beaux diamants, fillot, et je promets un collier à Sainte-Anne d'Auray, si la trouvaille vaut plus d'un liard en monnaie de France.

Petit Hébal vida ses poches : elles étaient pleines de cailloux, de jolis cailloux blancs et roses, et dont la masse ne valait pas un liard.

Consterné, humilié, il baissa les yeux, tandis que tous les officiers et les serviteurs de Gruyères riaient aux éclats de sa déconvenue.

— Ne riez pas, bonnes gens, dit gravement dom Mélaïne. Le banwart a pénétré dans les sept chambres du diable par avarice, il y a trouvé la mort, et que ce soit un exemple pour ceux qui aiment trop les vaines richesses de ce monde. Hébal, notre ami, voulait acquérir la dot de sa fiancée autrement que par le travail de ses mains. Son intention n'était pas louable, car tout homme doit gagner son pain à la sueur de son front, c'est la loi. Il a été pendant un instant plus riche que tous les rois de la terre ; voyez ce qu'il en reste : une poignée de cailloux. Seule, Péronnette ne voulait rien pour elle-même ; elle demandait assez pour sauver de la misère la bonne vieille Odilie. Son lingot est intact, et ce qu'on vole au diable pour faire la charité ne s'en va pas en fumée. La charité a vaincu !

Au printemps suivant dom Mélaïne bénit le mariage d'Hébal et de Péronnette en la chapelle du moutier de Saint-Omer de Broc.

CH. BUET.

LA MESSE DES FIANCAILLES

(Pour La Famille)

L'humble autel n'avait pas ses plus beaux ornements :
Les parvis sacrés, d'or, d'azur resplendissants
N'étaient pas inondés de ces foules sans nombre
Qu'attire trop souvent de foi quelque vaine ombre.
Et l'encens parfumé ne portait pas aux cieux
Du pasteur, du troupeau la prière et les vœux.
Enfin, l'orgue muet sur ses flots d'harmonie
Ne faisait pas voguer notre âme anéantie.
C'était l'heure où le corps et l'âme rajeunis,
Soulagés de la veille et de ses durs soucis,
Viennent saluer Dieu dès l'aube matinale,
Où l'humble enfant, quittant sa couche virginale,
A genoux, ô Marie, invoque ta bonté

Pour que son jeune cœur, par Jésus habité,
N'ait jamais à rougir de la blanche parure
Qu'elle porte en l'honneur de la Mère très pure.
C'est encor l'heure sainte où l'obscur serviteur
Voit dans l'obéissance une auguste grandeur,
Où l'ouvrier chrétien, la mère de famille
Implorent du courage au métier, à l'aiguille,
Et demandent à Dieu pour eux et pour les leurs
Le pain de chaque jour, fruit de rudes labeurs : —
Moment trois fois béni, création nouvelle,
Qui du monde et de Dieu suavement révèle
Les mystiques beautés au poète, aux penseurs,
C'est dans ta pure et douce aurore que nos cœurs
Vinrent prier le Ciel de verser sa rosée
Sur l'amour qu'il avait lui-même consacré,
L'amour!... Ah! bien souvent las de notre ignorance,
Nous voulons pénétrer des choses l'apparence ;
A ce monde éphémère, aux livres inspirés,
Aux sages de tous temps, aux poètes allés
Nous demandons la clef du décevant mystère,
Toujours environné d'ombres sur cette terre.
Quand nous avons, à bout de méditations,
Au roc de la science ensanglanté nos fronts,
Qu'en aucun des sentiers où notre esprit chemine,
Il ne trouve de trêve au mal sourd qui le mine,
Et quand le doute, sphynx prêt à le dévorer,
Dans l'amour infini n'a pas pu s'éclairer,
Dieu dans un être aimé guérit notre folie.
Vide et désespéré, notre cœur se replie,
Il croit, las de douter et de vivre pour lui,
Aussitôt que la foi, dans sa droiture, a lui.
En vain de cet amour la source est peu profonde :
Une femme, un enfant nous font songer au monde.
Quand de chrétiennes mœurs sanctifient le foyer,
Quand l'épreuve, parfois, nous y vient réveiller,

Des droits sacrés du Christ, de la triste infortune,
Notre âme entend bien mieux la prière importune.

Ainsi Dieu nous parla, dans cette heure mystique
Où Jésus, descendu pour racheter l'amour,
Des fiancés, du prêtre, immortel viatique,
Vint assurer nos pas vers l'éternel séjour.

A. GAUDEFROY.

LES SALUTS

Le coup de chapeau français est suivi du traditionnel : " Comment vous portez-vous ? "

En Orient, l'Arabe dit : " Puisse la matinée être belle ! "

" Que Dieu t'accorde ses faveurs ! " dit l'Ottoman avec gravité.

Le Persan prononce une salutation de ce genre : " Puisse ton ombre ne jamais diminuer ! "

Les Egyptiens : " Comment va la transpiration ? Transpirez-vous salutairement ? "

Les Chinois : " Avez-vous mangé votre riz ? Votre estomac fonctionne-t-il bien ? Est-il en bon ordre ? "

Les anciens Grecs avaient l'âme épanouie : " Réjouis toi ! se disaient-ils. "

Les Grecs modernes, devenus gens de négoce se saluaient en disant : " Que fais-tu ? " c'est-à-dire : " Comment vont les affaires ? Les huiles se vendent-elles ? Les raisins, les figues et le miel sont-ils abondants. "

Les Romains primitifs se saluaient : " *Vale ! Salvet !* " c'est-à-dire : " Sois en bonne santé, sois fort ! "

Les Romains de la décadence se traitaient en s'abordant : " *Dulcissimererum !* " ce qui veut dire : " O le plus doux des objets ! "

Les Italiens du Nord se disaient jadis : " Santé et gain ! "

On disait autrefois à Naples : " Croissez en sainteté ! " Aujourd'hui, on dit en Italie : " Comment êtes-vous ? "

En Espagne : " Comment la passez-vous ? "

En Allemagne : " Comment cela va-t-il ? " ou : " Comment allez-vous ? "

Les Hollandais, éminemment commerçants et navigateurs, saluent : " Comment voyagez-vous ? "

Le Suédois : " Comment pouvez-vous ? " c'est-à-dire : " Etes-vous dispos, vigoureux ? "

" Comment vivez-vous ? " dit l'Écossais hospitalier.

Le Russe salue laconiquement par : " Soyez-bien ! "

Enfin, l'humoristique Anglais dit : " Comment faites-vous ? " ou : " Comment êtes-vous ? "

X.

LA MAISON DE L'ENFANT PERDUE

CHAPITRE XIV

Merci, dit Augustine, après un moment de silence ; le médecin m'a dit de rester bien tranquille.

Mais vous paraissez si mal à l'aise, je suis certaine que je pourrais vous changer de position sans que vous en éprouviez aucun mal.

Augustine allait répondre, mais elle jeta un regard sur le crucifix suspendu au pied de son lit et resta silencieuse.

Instinctivement les yeux de la jeune Mère prirent la même direction, puis rencontrèrent ceux de la malade. Elles se comprirent. Il n'avait pas bougé. Lui sur la croix ; la fixité de cette position violente avait été probablement, quoiqu'on n'y songe guère, la plus intolérable de ses souffrances physiques ; elle donc, autrefois son enfant rebelle qu'il crucifiait maintenant par amour sur un lit de douleur, elle ajouterait cette souffrance volontaire à toutes les autres angoisses de la maladie. Sœur M. de Ste-Madeleine ne lui offrit plus jamais dans la suite ce soulagement et même ne fit plus allusion à ce sujet. Elle aimait son enfant spirituelle d'un amour trop véritable pour vouloir diminuer, par quelques minutes d'un bien être inefficace, la grandeur de son bonheur futur, et elle avait pour son humilité trop de respect, pour ne pas envelopper du plus religieux silence, le sacrifice de sa chère malade. Personne autre que Sœur M. de Ste Madeleine ne sut jamais que, si Augustine demeurait toujours immobile sur son lit de souffrance, les yeux fixés sur le crucifix, les mains croisées sur sa poitrine, c'était moins pour obéir aux ordonnances du médecin que pour ressembler davantage en toute chose à Jésus. Personne autre que Sœur M. de Ste Madeleine ne sut que la pauvre malade eût besoin de puiser sans cesse, dans un effort héroïque de vertu, la force de demeurer ainsi dans les étreintes de la fièvre, immobile, pendant les nuits sans sommeil et les jours sans repos de la maladie, ajoutant ainsi à ses autres souffrances, celle de crucifier son corps, aussi bien que son âme, à la croix du Sauveur mourant.

CHAPITRE XV.

La semaine s'écoula peu à peu et le mal fit des progrès tellement rapides et continus qu'à la fin on commença à craindre qu'Augustine ne vécut pas assez longtemps pour voir son père. En tous cas il était évident qu'il n'y avait pas de temps à perdre et la Supérieure en conséquence régla qu'elle prononcerait ses vœux de Madeleine le soir du jour où Sœur M. de Ste Madeleine, sa seconde maîtresse, devait faire profession dans la communauté du Bon-Pasteur.

Ce jour arriva enfin et la malade avait semblé prendre un peu de mieux. L'infirmière veilla sans trop de crainte, auprès du lit d'Augustine, jusqu'à ce qu'après la cérémonie de la profession, Sœur M. de Ste Madeleine, rayonnante d'une sainte joie, vint reprendre sa tâche auprès de la mourante. Elle trouva Augustine comme elle l'avait trouvée le premier jour de la maladie, les mains doucement croisées sur sa poitrine et les yeux fixés avec amour sur le crucifix au pied du lit. Sa figure s'anima et un céleste sourire parut sur ses lèvres quand Sœur M. de Ste Madeleine s'approcha. Elle toucha de sa main tremblante le cœur d'argent qui pendait au cou de la jeune sœur et dit d'une voix faible mais animée. Oh ! que je suis heureuse ! Maintenant vous êtes mère véritablement, quoiqu'en réalité vous vous soyez toujours montrée telle et plus encore depuis que je vous ai pour maîtresse.

Sœur M. de Ste Madeleine s'agenouilla près du lit et dit affectueusement : Oui, ma chère enfant, vous dites vrai, à présent je suis votre mère pour tout de bon et comme mère j'ai droit de demeurer avec vous jusqu'à la fin.

Ce sera bientôt la fin, chère Mère, je sens maintenant qu'elle approche.

Pourtant elle ne viendra pas avant l'arrivée de votre père, reprit la maîtresse ; je ne saurais dire combien j'en suis certaine.

Il viendra aujourd'hui alors, Mère, car au coucher du soleil je serai loin d'ici.

Qu'est-ce qui vous donne cette pensée, ma chère enfant ? Il me semble que vous êtes plus forte que vous étiez hier soir.

Je le crois aussi, et pourtant je suis certaine que l'heure approche. La nuit dernière j'ai eu un songe.

Un songe, mon enfant ! seulement un songe ! mais c'est folie ; vous savez bien qu'on ne doit pas ajouter foi aux songes.

Jamais je ne l'ai fait avant aujourd'hui, Mère. Au contraire, mon défaut a été toujours de ne pas croire assez. Mais ce songe me poursuit de sa radieuse beauté. Il est dans ma tête et dans mon cœur et il exerce sur mon esprit une irrésistible attraction.

Alors supposons que vous me le disiez. Ce sera peut-être le meilleur moyen de le chasser de votre imagination.

Ce n'est pas très facile, reprit Augustine, car tout cela semble appartenir entièrement aux choses de l'autre monde. Je pensais à mon père, poursuivit elle, et je calculais en moi-même, avec tristesse, le nombre de jours qu'il fallait encore pour qu'il lui fût possible d'arriver. Soudain il me vint à la pensée que, si après tout Dieu m'appelait à lui avant qu'il arrivât, ce serait pour moi quelques moments de plus au ciel et que ces moments fortunés seraient nécessairement une surabondante compensation même pour le bonheur de recevoir ici-bas mon pardon avant de mourir. Cette pensée m'apporta le calme et la joie et peu après je m'endormis. Oui je suppose que j'ai dû m'endormir, quoiqu'il me semble que

j'étais aussi éveillée et aussi consciente de moi-même que maintenant. Mais endormie ou éveillée, n'importe, il me sembla que j'étais sur le bord d'une rivière profonde et rapide. Les eaux en étaient sombres, sombres à me faire frémir, car elles me rappelèrent l'horreur de ces autres eaux où, sans la divine miséricorde, j'aurais depuis longtemps trouvé mon éternelle reprobation. Moitié attirée et moitié repoussée, je fixai mes yeux sur le courant rapide quand une voix qui semblait venir d'en haut, me dit doucement : Regarde plus loin, regarde au delà ! J'obéis et jetant, par-dessus les flots mon regard, je vis de l'autre côté une terre plus belle que tout ce que j'ai jamais vu, même dans mon enfance sous le ciel ensoleillé des tropiques. Je ne puis pas dire, je ne puis même pas me rappeler, quand je l'essaie, les détails exacts de cette scène merveilleuse. Il y avait là, je crois, des massifs d'arbres dont les cimes lançaient des faisceaux de lumière, des plaines immenses et des fleurs..... et tout cela donnait à cette terre une beauté et un attrait mille fois plus grands que tout ce que la terre peut produire de beau et d'attrayant. Des eaux jaillissantes, des arbres portant des fruits de toute espèce et de toute couleur, éblouissant sur les branches ployantes ; des oiseaux aux plumes brillantes, passant comme des rubis étincelants à travers les rameaux fleuris. La brise m'apportait, par-dessus les flots, des parfums d'une douceur et d'une suavité toutes célestes, et le murmure de plusieurs voix, semblable aux accords d'une lointaine harmonie, arrivait doucement à mon oreille ravie. Je ne vis pas de soleil et pourtant la plaine était baignée, inondée plutôt d'une vive lumière, plus brillante mais plus douce et moins fatigante pour les yeux, que celle du plus radieux soleil d'été. Je pensai à cette cité dont il est écrit que " l'agneau en est la lumière. " Et comme je réfléchissais sur cette parole, je vis une forme qui glissait rapidement à travers les fleurs et qui vint se placer en face de moi, au bord des flots, sur la rive opposée.

Même vue de cette distance, la beauté de cet être surhumain était ravissante. Sa robe était blanche comme la neige, et les longues tresses de cheveux, qui tombaient en boucles d'or sur ses épaules, paraissaient avoir été tissées à même les rayons du soleil. Je regardais, ivre de bonheur, quand elle leva la main et me fit signe comme pour m'inviter à aller à elle. Dans mon impatience j'allais m'élancer dans les flots sombres pour traverser, quand une voix, la même que j'avais entendue déjà, sembla murmurer à mon oreille : " Pas encore. "

Mais quand donc, m'écriai-je avec angoisse ? Quand donc ? Et une voix claire et distincte répondit : " Ce soir. "

" Ce soir " semblait trop loin à mes désirs impatients ; je me mis à pleurer et pendant que je pleurais, mes yeux fascinés restaient fixés sur la radieuse figure de l'autre côté.

Soudain elle se retourna et alors je vis... ô Mère, qu'ai-je vu en ce moment ?... Cette face sublime en beauté, ces yeux si pleins

d'amour lorsqu'elle tomba à ses pieds. Dit-il en ce moment, "Marie !" et répondit-elle "Rabboni" ? Je n'en sais rien, je ne puis le dire ! Je tombai à genoux, je tendis les bras. Mon cœur lui cria de me permettre d'aller le chercher moi aussi sur ce rivage et alors, Mère, alors enfin, je crois qu'il me regarda — il me regarda comme il venait de la regarder et j'entendis "Ce soir." Mère ! je sais que vous allez me dire que tout ceci n'est qu'un rêve. Je le crois aussi, mais je ne puis me soustraire à l'impression qu'il a faite sur mon âme ; je ne puis me défendre de la pensée que ce rêve signifie ce qu'il signifiait alors ; c'est-à-dire que ce soir je m'en vais à Dieu.

Et le désirez-vous réellement ? Rappelez-vous qu'en ce cas il peut se faire que vous ne voyiez pas votre père ici-bas, reprit Sœur M. de Ste Madeleine, après un moment de silence, pour permettre à Augustine de se remettre, car dans son excitation elle avait parlé avec tant de volubilité, qu'elle était au bout de sa respiration et de ses forces. Le désirez-vous réellement ?

Ma mère, je le désire... Comment pourrait-il en être autrement ? Mais je désire aussi voir mon père ; pourtant pas de la même manière et avec le même empressement. C'est peut-être plus pour sa consolation à lui quand je serai morte, que pour toute satisfaction personnelle.

Bien ! ma chère enfant, je suis heureuse de vous voir dans cette sainte indifférence. Pourtant quelque chose me dit que vous n'aurez pas à faire ce nouveau sacrifice. Dieu a opéré déjà en votre faveur tant de merveilles qu'il mettra le comble, j'en suis sûre, à ses divines libéralités, et qu'il donnera, à votre pauvre père, la suprême consolation de vous voir et de vous bénir sur la terre. S'il en est ainsi tout sera bien pour l'un et l'autre.

Et sinon, ce sera encore bien, reprit la mourante. Comme les pensées changent en face de la mort, continua-t-elle faiblement, comme en se parlant à elle-même, et comme la terre, avec toutes ses joies et ses douleurs, paraît petite, quand on la considère à la lumière de l'Eternité ! Mon pauvre père va pleurer amèrement, je le sais, s'il me trouve morte à son arrivée, et peut-être, à cause de ce court instant de douleur en cette vie mortelle, jouira-t-il, pendant toute l'Eternité, d'un degré de gloire et de bonheur de plus dans le ciel. Ainsi pour lui aussi bien que pour moi, je le répète avec toute la sincérité de mon cœur : Que la volonté de Dieu soit faite et non pas la mienne.

Amen ! répondit la maîtresse. Et maintenant, chère enfant, je dois vous imposer silence et vous condamner au repos, car vous aurez besoin de toutes vos forces pour la cérémonie de votre profession. Ainsi restez tranquille pour ne pas vous fatiguer.

Un radieux sourire illumina la pâle figure d'Augustine lorsque sa maîtresse lui parla de sa profession, et ce sourire ne s'effaça plus, pendant les longues heures de langueur et de souffrance, qui s'écoulèrent jusqu'au moment fixé pour la cérémonie.

Pendant ce temps Sr M. de Ste Madeleine s'occupa à tout préparer pour ce bienheureux moment. La chambre fut décorée de fleurs nouvelles. Les parfums du dehors arrivaient par la fenêtre entrouverte et rappelaient à Augustine, comme elle en fit la remarque à Sœur M. de Ste Madeleine, son rêve joyeux. Le petit autel, en face du lit, fut orné de roses rouges et blanches, qui brillaient à travers d'innombrables lumières : des roses rouges et blanches, les couleurs du divin Epoux qui l'avait choisie pour épouse, et qui allait ce jour même contracter avec elle une alliance éternelle. Quand tout fut prêt, Augustine demanda à être adossée dans son lit avec des oreillers, et alors la petite communauté des Madeleines entra avec leur Maîtresse et se rangea autour du lit. Plusieurs Mères, en compagnie de Sœur Assistante qui remplaçait la Supérieure malade, étaient aussi présentes, et un plus grand nombre encore était dans la pièce attenante à l'infirmerie, unissant leurs prières et leurs supplications aux intentions de la mourante.

L'aumônier qui, tant de fois, pendant sa maladie, avait consolé et réconforté son âme était debout devant l'autel, prêt à recevoir les vœux de la nouvelle Madeleine. D'un côté du lit était Sœur Assistante, de l'autre la première maîtresse des Madeleines, mais chose digne de remarque, c'était encore à Sœur M. de Ste Madeleine qu'était échue la tâche de soutenir la malade pendant la courte mais touchante cérémonie de la profession, comme si la Providence eût voulu ratifier son sacrifice, en la faisant jusqu'à la fin la compagne et le soutien de la chère âme pour qui elle avait tant prié.

A peine Augustine avait-elle prononcé ses vœux et reçu, le sourire sur les lèvres et la joie dans les yeux, la couronne d'épines que les Madeleines portent le jour de leur profession, en mémoire de celle qui ensanglanta le front de leur Divin Maître, qu'on entendit frapper un coup léger à la porte, et une sœur tourière entra précipitamment et vint dire quelques mots à l'oreille de Sœur M. de St-Vincent. Si bas qu'eut lieu cette conversation, Augustine en comprit le sens et elle s'écria :

Mon Père ! Il est arrivé n'est-ce pas, chère Mère ?

Oui, mon enfant. Remerciez Dieu de ce qu'il est encore temps.

Tout juste ! tout juste ! dit Augustine avec effort. Dites-lui de se hâter.

Ce n'était pas la peine. Il était déjà à la porte. Augustine ne l'eût pas plutôt aperçu, que mue comme par une force surhumaine, elle se leva de son lit, et avant même qu'on eut pu deviner sa pensée, elle tomba à genoux et s'écria d'une voix éteinte et brisée de douleur :

— “ Mon Père, j'ai péché contre le ciel et contre vous : je ne suis plus digne d'être appelée votre enfant. ”

Le major Grey s'inclina, la prit avec amour dans ses bras tremblants d'émotion, mais il ne reçut en retour aucun signe de vie,

aucune marque d'affection. L'effort qu'elle venait de faire avait été trop violent pour ses forces et elle était tombée comme morte.

Mon Dieu ! murmura le pauvre père, en regardant la figure décolorée de son enfant, et son front couronné d'épines, pendant qu'il la replaçait sur son lit. Mon Dieu ! elle est morte et c'est moi qui l'ai tuée !

Mais elle n'était pas morte. Quelques minutes après elle ouvrit les yeux, et il y avait dans son regard tout un monde de supplication quand elle murmura :

Mon Père ! dites seulement que vous me pardonnez.

De tout mon cœur, de toute mon âme, ma fille, comme j'espère que Dieu me pardonnera à mon tour.

Et ma sœur ? et ma mère ? murmura-t-elle encore.

C'était la première fois, depuis le mariage du major Grey, qu'elle s'était servi de ce nom de Mère pour désigner la seconde femme de son père. Le pauvre père en fut ému jusqu'aux larmes.

Merci, mon enfant, dit-il, votre mère et votre sœur vous présentent leurs amitiés. Elles m'auraient accompagné avec bonheur, mais il n'y avait pas de temps.

Pas de temps ! Non certes, pas de temps ! murmura Augustine. Elle essaya de parler encore, mais la respiration manqua et elle dut s'arrêter.

Elle resta ainsi pendant quelques minutes, sa tête défaillante appuyée sur l'épaule de son père, tandis que Sœur M. de Ste Madeleine la supportait, à moitié assise, dans ses oreillers. Cependant la vie s'en allait rapidement, et le père lui-même suggéra à Sœur Assistante de réciter les prières des agonisants. On achevait déjà les litanies, et Augustine écoutait paisiblement, paraissant s'unir de cœur à chacune des invocations. Tout-à-coup elle se souleva un peu sur son lit et étendit la main.

Qu'y a-t-il, mon enfant demanda Sœur M. de Ste Madeleine, qu'y a-t-il ? Mais Augustine ne répondit pas. Ses joues et son front se colorèrent vivement, son œil bleu s'ouvrit tout grand, et sembla boire à longs traits, dans l'espace, les enivrements de la félicité. " Rabboni " dit-elle enfin d'une voix distincte, et elle ferma les yeux. Sa tête retomba sur l'épaule de son père ; — une expression indéfinissable de bonheur sur ses traits pâles et décolorés, un sourire de paix et de félicité se jouant encore sur ses lèvres, et c'était tout, elle était morte. L'enfant perdue était retrouvée ; elle était rendue enfin d'une manière définitive à son père et à son Dieu.

Il y eut un long silence qu'interrompirent seulement les sanglots du pauvre père. Miné par de longues et cruelles anxiétés, épuisé par plusieurs jours et plusieurs nuits d'un voyage précipité, il s'était affaibli complètement, et pleurait avec tout l'abandon d'un enfant. Sœur M. de Ste Madeleine le conduisit à un oratoire, dans une pièce voisine, et le laissa, pendant quelques moments, à sa douleur, mais au bout d'un quart d'heure environ, elle retourna, et le tou-

chant légèrement à l'épaule, elle lui fit signe de le suivre de nouveau à l'infirmierie.

Dans l'intervalle, on avait préparé, avec une respectueuse attention, le lit mortuaire où sa pauvre enfant allait dormir son dernier sommeil. En la voyant dans le silence et l'immobilité de la mort, la couronne d'épines au front, avec ses mains jointes, pressant encore la simple feuille contenant la formule des vœux, on eut dit un marbre souriant, chef-d'œuvre de statuaire, avec une expression de paix et de bonheur que le marbre pourtant ne connut jamais, et que jamais non plus ne rêva le génie, même à ses heures de plus sublime inspiration.

Regardez, murmura Sœur M. de Ste Madeleine à travers ses larmes, regardez, cher Major, et dites-moi si tout n'est pas bien maintenant.

Le major Grey fixa attentivement ses yeux sur cette figure où le ciel semblait déjà se refléter, et, d'une voix attendrie et pleine de gratitude, il dit doucement :

Dieu m'est témoin, Lucie, que pas même pour la voir couronner reine de tout l'univers, je ne voudrais enlever ces épines de son front et l'éveiller de ce sommeil de joie. Oui, Henriette, mon enfant ! ma chère enfant ! murmura-t-il doucement, grande comme a été ma douleur en vous perdant, plus grande encore est la joie de mon cœur en vous retrouvant ici à jamais sauvée.

Oui sauvée, répéta Lucie. Si vous connaissiez quelle vie elle a menée pendant cette année, quel amour, quelle pénitence elle a offerte au ciel, à deux genoux vous remercieriez Dieu tous les jours de votre vie de vous avoir donné une telle enfant.

Et à vous, Lucie, ne dois-je pas quelque chose aussi, dit-il en se tournant tout-à-coup vers elle ? Je ne puis pas vous remercier, je trouve pas de parole pour rendre les sentiments de mon âme reconnaissante, ajouta-t-il d'une voix brisée par l'émotion ; mais si la bénédiction d'un vieillard peut avoir quelque efficacité, le patriarche Isaac lui-même n'aura pas fait descendre sur son fils Jacob une plus ample moisson de bénédictions que celle que je prie Dieu de verser sur vous, sur vous dont les prières et les sacrifices, je le crois aussi fermement que si un ange du ciel venait me l'assurer, ont obtenu le salut de mon enfant.

Lucie ne répondit pas : son cœur était trop plein pour qu'elle pût parler ; mais lorsqu'elle attira doucement le major Grey en dehors de la chambre mortuaire, elle sentit dans son âme quelque chose de ce centuple promis, même en ce monde, à ceux qui quittent tout pour suivre Jésus-Christ. Et ce ne fut pas simplement une impression passagère, car ce sentiment ne s'effaça jamais complètement de son âme, se ravivant de temps en temps avec un redoublement d'intensité, chaque fois surtout que, dans la suite, elle pensait à Henriette et comparait l'état présent de béatitude où elle se la re-

présentait dans le ciel, avec celui qui aurait pu être son partage, si elle n'eût pas trouvé sur son chemin le couvent du Bon Pasteur, qui a été, non seulement pour elle, mais pour des centaines d'autres dans la même position, si véritablement —

“ *La Maison de l'Enfant perdue.* ”

FIN.

A.-É. LATULIPE, P^{TRE.}, chapelain.

Monastère Provincial du Bon Pasteur.

Montréal, 22 juin 1890.

La vieillesse ne peut attendre

Un officier très-âgé, et qui s'était trouvé à plusieurs actions importantes, suppliait Louis XIV avec beaucoup de vivacité, de lui accorder le grade de lieutenant-général. J'y penserai, dit le roi. — Que Votre Majesté se dépêche, repartit ce brave officier, en montrant sa tête au roi ; elle doit voir à mes cheveux blancs que je n'ai pas le temps d'attendre. — Cette hardiesse ne déplut point au prince, et elle fut suivie d'un prompt succès.

* * *

L'opération inutile

Un officier français, ayant reçu une balle dans la cuisse, fut transporté chez lui, où les médecins furent appelés. Pendant longtemps, ils ne firent que sonder et chercher. L'officier, qui souffrait beaucoup, leur demanda ce qu'ils cherchaient : Nous cherchons la balle qui vous a blessé, lui répondirent-ils. — Mille bombes ! s'écria l'officier, il fallait donc le dire plus tôt ; je l'ai dans ma poche.

Avez-vous acheté la LITTÉRATURE AU CANADA EN 1890. Broché 50 cts, Relié 60 cts.
Franc de port.